

L'IN-OUÏ DU SILENCE

(Au pli de la musique, de la théologie et de la mystique)

Par Marc Faessler

Le silence détient de l'in-ouï. Du non-entendu. Du saisissable dans l'imperceptible, d'où affleure le plus profond. Le silence est troué par le premier son d'une mélodie, habité comme pacification intérieure, partagé dans la communion muette de l'engagement social, et finalement élevé à la docte ignorance de l'expérience mystique.

*

Le silence est donc d'abord à approcher comme le sourd égrènement de l'être et du temps, par lequel tout ce qui se montre vient à s'éclairer ou à s'entendre. Ainsi l'événement d'être d'un son se donne-t-il tel une modalité sonore liée à la résonance assourdie du silence dont elle se détache. Le son inaugure de la sorte la temporalisation par où s'exprimera dans la durée la façon de sa guise, son identité audible et mesurable. Mais il suppose toujours, enrobée au cœur de sa sonorité exposée, la nappe de silence que cette exposition dérobe. Dire "le son résonne", c'est signifier la manière toujours changeante dont s'expose et se temporalise, à titre d'étant sonore, la patence de l'être ouverte sur l'énigme sans fond de son silence primordial.

L'impalpable de la musique vit de faire chanter les sons, leurs écarts, leur rythme, leur intensité. La couleur d'un timbre, la perfection ou la brisure d'une ligne mélodique, la respiration d'un mouvement, les consonances ou les dissonances d'une composition, tiennent l'âme en éveil par les évocations que leur art suscite. Mais ce miracle se peut uniquement de ce que l'œuvre musicale implique chez le compositeur, l'interprète, l'auditeur - et à quelque degré que ce soit - une temporalisation du vécu ancrée dans la fluence silencieuse de l'être. Si la musique est un "langage", elle l'est comme une indirecte suggestion qui monte du silence et y revient. L'âme, des arcanes de sa présence intérieure, s'y laisse emporter vers d'insaisissables parousies, puis redescend des hauteurs de ces éclats vivants pour se rouvrir, bouleversée ou apaisée, à l'intimité de son propre silence. La musique ne dissout donc pas la silencieuse diachronie de l'immanence. Elle la module en une infinité d'instantanés évoqués, au pli du secret indéfinissable de son chant, comme enchantement ou désenchantement d'un "monde".

Car en ses créations, l'art musical ne produit pas une sorte de doublure de la réalité. Il recrée, sur le mode sonore, l'entier d'un rapport-à-l'être qui résonne en tant que tel, en tant que "monde" élevé à l'ostension dans l'envol des rythmes et des sons. La communication qui s'offre ainsi, emporte l'âme, par manière d'extase, au consentement

ou au refus de cette résonance fondamentale, dont jamais ne s'exclut l'intrigue première du silence essentiel qu'elle déroule - de s'y exposer - dans ses thèmes et variations. Prenez l'exemple du concert. En-deçà du silence tendu et attentif qui précède la première note et au-delà du silence ébloui et rompu d'applaudissements qui succède à l'extinction du dernier accord, demeure cette inaudible diachronie du silence d'être qu'a trouée - en la portant à la temporalisation sonore d'un "monde" - la création musicale. Cernant le pas-encore et le déjà-plus de l'impalpable chemin de toute musique, le silence d'être émerge donc - en deçà et au-delà - dans sa double énigme. Celle de l'humain confronté au silencieux bourdonnement de son être-au-monde qu'il est appelé à transcender dans l'art et les savoirs. Mais celle aussi de ce Silence même, où tout commence ou s'abolit, et qui convoque au dés-oubli de l'Origine, à l'interrogation ultime sur la Transcendance en tant que telle - figure d'un questionnement où se laisse pressentir, c'est selon, la voie du Rien ou la voix de l'Infini.

*

La tradition biblique n'ignore pas cette architecture subtile du silence. Dans sa liturgie de la création, elle la rattache originairement - par l'onomatopée du "tohu bohu" - à la métaphore de l'informe et de l'abîme, vibrant en sa ténèbre même à la palpitation du souffle de l'Autre. C'est des abysses d'un silence d'opacité que la parole crée séparation entre lumière et ténèbre. Dans la nomination du nom - aile repliée de l'esprit - la lumière advient "jour" et la ténèbre primordiale "nuit". Désormais le silence d'être où tout se passe, se fait alternance du diurne et du nocturne, scansion et suspens, dans la régularité émergente de l'insaisissable diachronie (Gn 1,1-5). Bibliquement la musique du chant et de la louange à laquelle est convoqué l'humain, épouse donc cet ancrage inapparent du silence qui, à temps et à contre-temps, demeure l'insu des accords et dissonances où s'exprimeront joies et tourments de notre être-au-monde en quête de sens.

"Ah, vers Dieu mon âme vibre de silence..." s'exclame le psalmiste (Ps 62,2). "Par Toi, silence et louange..." affirme un autre psaume (Ps 65,2). Dieu se pressent à l'aube du silence. Mais c'est de nuit. La musique qui chante au cœur de l'humain n'atteint qu'en son envers la face silencieuse du Transcendant. Même Moïse - figure par excellence de l'accueil du révélé - essuie un refus dans son désir de voir l'irreprésentable. Il lui est imposé de se tenir dans le creux du rocher lorsque passera l'outre-splendeur du Tout Autre. "Je t'obomberrai de ma paume jusqu'à ce que j'aie passé. J'écartera ma paume, et tu verras mon envers. Ma face point ne se voit" (Ex 33,22b-23). Le Transcendant de la tradition biblique est un Dieu caché. Il se voile dans le silence. Comme un visage se voile sous le masque de son apparence. Comme la musique efface, dans l'interprétation, la portée où elle est écrite. C'est pourquoi dans la Bible juive, dans

le Nouveau Testament ou chez les grands mystiques, le Silence est lieu de révélation. Sous la guise d'une "voix", d'une "trace" ou d'une "nescience" du Transcendant. La face cachée de Dieu, en retrait de tout savoir, s'y donne à entendre telle une inaudible passée, l'imperceptible d'une échappée au seuil du néant. La nue dépossession qu'elle provoque, source en l'humain un autrement naître à soi. Or toute expression musicale - parce qu'elle naît du silence et y retourne - est nécessairement aux prises avec cette révélation ou, à tout le moins, avec la question qu'elle pose.

*

La *Voix* transcendante du silence est portée au dire dans la geste d'Elie. Celle-ci débute dans les grondements infernaux de la violence tels qu'ils rongent de tout temps l'âpre avidité des humains dans la famine du temps. Car le tohu bohu du gouffre primordial fait sans cesse sentir sa menace dans la sécheresse de coeur des accaparements et de l'oppression. Alors la parole prophétique d'un seul, se dresse. Mais, en un premier temps, elle se trompe de route en combattant l'idole là où elle trône, dans le jeu de miroir des antagonismes. Les vociférations idéologiques – blasphèmes et anathèmes qui recouvrent d'opacité le silence révélant de tout visage, de toute altérité - conduisent au feu du carnage et aux ressacs de la vengeance. Il faut donc fuir, retourner au désert, remettre ses pas dans les traces de l'absolu et, quarante jours quarante nuits durant parcourir en sens inverse le chemin de l'exode, regagner l'aridité de la montagne de Dieu, cette caverne matricielle où l'âme s'était, avec Moïse, désobstruée de son aveuglement à la lumière des tables de pierres du Décalogue. C'est là que, débordant l'écoute, le subtil murmure d'un silence ténu va entre-dire Dieu.

"Elie parvient là. Vers la grotte. Il passe la nuit là.

Et voici, Dire-de-YHWH vers lui.

Il lui dit: - Quoi, toi ici, Elie ?

Il dit: - Je suis ardent, ardent, pour YHWH, Dieu des armées! Oui, ils ont abandonné ton alliance, les fils d'Israël. Ils ont renversé tes autels. Ils ont tué par l'épée tes prophètes. Je reste moi seul. Et ils recherchent mon souffle-de-vie pour le prendre.

Il dit: - Sors! Tiens-toi sur la montagne face à YHWH !

Et voici, YHWH passe.

Un grand et puissant vent ébranle les montagnes, brise les rochers, face à YHWH.

Pas dans le vent, YHWH !

Et après le vent, un séisme.

Pas dans le séisme, YHWH !

Et après le séisme, un feu.

Pas dans le feu, YHWH !

Et après le feu, la Voix d'un fin Silence.

Et c'est: d'entendre, Elie voile son visage dans son manteau et sort.

Il se tient à l'ouverture de la grotte"

A l'humain lové dans la grotte de son immanence, le Transcendant fait face. Il se révèle dans la tradition prophétique, irrépressible Silence trouant la parole même qui en témoigne. Le langage ne peut donc porter au dire la "dé-signation" de ce Silence, sinon en creusant pour son Nom la béance d'un graphe imprononçable et imprononcé. Le tétragramme YHWH se lit "Seigneur". Le Nom se voile sous un autre nom. Il maintient son au-delà dans son dévoilement même. C'est pourquoi nul ne peut sans trahir, prétendre se tenir "au Nom" du Transcendant, dans les ardeurs troubles de la violence caïnesque où l'être mène son train d'être à partir de commencements irrédimés qui jettent l'histoire dans l'horreur de ses vertiges. Il faut en sortir. Il faut sortir de l'enfermement. L'humain est appelé à se tenir dans l'en face, au seuil de soi. Là. Sur cette montagne symbolique où le Décalogue a déjà révélé - dans les interdits de l'image et du meurtre - que cet "en face" est d'emblée un "devant autrui" dont le visage, défigurable mais commandant de ne pas l'être, transcende - du voilement de son silence vivant et altier - toute mainmise qui ne serait point accueil. L'appel à se faire présence dans un tel présent débouté de soi, laisse alors place à la passée du Transcendant. Et elle a lieu - chose bien rarement soulignée - sous une modalité dont les métaphores peuvent aisément être mises en parallèle avec des effets musicaux. Vent, séisme et feu - eux qui conduisent par voie négative à la révélation d'une imperceptible Voix au cœur du silence - ne sont-ils pas comparables aux reliefs d'une symphonie où la puissance des instruments à vent, l'ébranlement des percussions et l'incandescence des cordes, portent à leur acmé toute la violence de nos sensations d'être, avant de rejoindre le calme de l'apaisement final ? L'enjeu de cette comparaison provient de ce qu'elle suggère. Car la *Voix de fin silence* ne manifeste pas un pur retour au repos immanent. Elle rend signifiant l'arrimage du silence d'être à une Transcendance dont la passée se voile dans une intention précise, celle de nous tourner vers le passage du prochain dont le visage, lui aussi, voile sa transcendance. Ainsi le texte biblique révèle-t-il, en son ancrage, la profondeur théologique de notre être-au-monde - profondeur qu'évoque sans cesse et de multiples manières dans la sublimation de son art, la musique déployant les orbites de son "monde". Pour qui a des oreilles pour entendre, la finesse du silence peut y devenir Voix de l'Infini, pas feutré d'une Transcendance jusqu'à l'absence. Révélation discrète. A l'ouverture de l'âme. Devant l'abrupte hauteur de chaque visage commandant l'accueil et les mains ouvertes. Hors la violence du vertige d'être - en soi-même inversé.

Sur l'aride cime où l'inaccessible du Silence, en son murmure ténu, devient puits de clarté et musique d'avenir, Elie, le visage voilé, se tient.

Dans l'Ouvert.

*

L'Evangile risque un pas de plus. La passée du Transcendant révélée dans la Voix de fin silence, devient *Trace* silencieuse de la présence réelle du Père dans la dérélition crucifiée du Fils. On a rarement souligné que le récit de la mort de Jésus - construit liturgiquement - suppose en fait une sollicitation midrashique de I Rois 19 articulée autour de motifs empruntés aux psaumes. Voici la version de l'évangile de Marc:

"La sixième heure venue, une ténèbre advint sur la terre entière jusqu'à la neuvième heure.

Et à la neuvième heure, Jésus cria d'une voix forte: - *Eloï, Eloï, lema sabaktani ?* (Ps 22,2)

Ce qui se traduit "mon Dieu, mon Dieu, pour quoi m'as-tu abandonné?"

Et certains de ceux qui se tiennent là, entendant, dirent: - Vois, il appelle Elie !
Quelqu'un ayant couru, ayant imbibé une éponge de *vinaigre* et l'ayant fixée à un roseau, lui *donnait à boire* en disant: - Laissez! Voyons si Elie vient le descendre! (Ps 69,22)

Mais Jésus laissant échapper une voix forte, expira.
Et le voile du sanctuaire se fendit en deux, de haut en bas.
Le centurion qui se tenait là en face de lui,
voyant qu'il avait ainsi expiré, dit: - Vraiment cet homme était Fils de Dieu!"

(Marc 15,33-39).

Le monde se recouvre de sa ténèbre. Une fois de plus aveuglé par l'unanimité sacrificielle du processus inconscient qui apaise les violences collectives en les détournant sur le meurtre d'une victime émissaire. Clouée au bois, la parole prophétique ne peut plus faire entendre sa lumière messianique. Sinon à se tenir là, sur l'aride Golgotha, le "Lieu du crâne", dans une totale dérélition devant la mort qui vient. Le cri qui s'échappe des lèvres du supplicié semble ne plus entendre, au seuil de l'abîme, la Voix d'un fin silence. Il se profère devant un mur de silence opacifié, mutique, apparemment sans profondeur de Transcendance. Ce cri qui se heurte au non-sens, interroge le "pour quoi", le "en vue de quoi" d'un tel sans issue. Mais la mise en scène du texte, identifiant cette détresse à celle du psalmiste, va créer un effet de surprise inopiné (que manquent bien des lecteurs hâtifs...) : elle cite la version araméenne du psaume 22,2 tout en traduisant ensuite l'original hébreu! Or le verbe utilisé n'est pas le même dans l'une et l'autre langue. Comme si le retour à l'hébreu devait corriger une nuance perdue dans le targum araméen qui dit littéralement: "Mon Dieu, mon Dieu, pour quoi m'as-tu *embuissonné* ?". Le verbe *sabak* signifie en effet, non pas abandonner, mais "entrelacer", "tresser" une haie de branchage. Et sans doute faut-il entendre: en vue de quoi m'as-tu embuissonné dans la violence, dans l'inexorable de sa nuit mortifère et de son opaque

silence ? Or cette connotation désespérée - celle que retient en général notre modernité¹ - n'est pas celle que rappelle la traduction de Marc dans son retour au verbe hébraïque original "abandonner" (*'azav*). Car l'idée d'abandon ménage dans le délaissement, le possible d'un malentendu, d'un non-entendu en excès de toute perception. Et c'est ce qu'articule justement le psaume 22 qui s'ouvre sur la plainte angoissée du psalmiste devant la non-réponse de Dieu, décrite au verset 3 comme un silence-néant, un "non-silence" (*lô'-doûmîâh*), mais soudain découverte au suspens d'une brusque interruption qui fracture le verset 22², comme la trace d'une réponse, celle d'un silencieux et imperceptible accompagnement du Tout Autre.

Il en va de même pour Jésus en Croix. Le silence de Dieu, à l'instant déchirant de la mort subie, n'est point absence du vide, mais *Trace* de la souffrance du Père atteint dans ce qu'endure l'humanité du Fils. Le silence se creuse d'un mystère trinitaire. Le silence d'être - révélé à Elie en sa limite de création par la passée du Transcendant nous tournant vers le visage du prochain - se manifeste maintenant comme trace d'un Silence d'amour, impuissant à convertir le cœur de sa créature sans se laisser Lui-même déloger, en sa silencieuse paternité, dans le visage crucifié du Fils, où l'entier de l'humanité se récapitule. L'apparent vide du silence irrédimé est l'inapparente plénitude d'une rédemption encore inachevée, ouvrant l'avenir aux fruits de l'Esprit. Sur le Golgotha se substituant à l'Horeb - au pli de l'explicite mal-entendu entre '*Elî* ("mon Dieu") et '*Elîyâhoû* (Elie) - le silence se mue en ordalie³. L'humanité crucifiée en sa dimension messianique, doit boire la coupe de sa propre violence dans la souffrance qu'elle inflige à Dieu. Le voile de séparation d'avec la Transcendance se lézarde. Dans l'ambiguïté de nos embuisonnements de violence et de nos sentiments d'abandon, Dieu nous accompagne au cœur du silence - Silence Lui-même, plus intérieur que notre

¹Et qui a connu de beaux jours dans la littérature! Alfred de Vigny, dans un célèbre poème sur Gethsémani ("Le mont des Oliviers" in *Oeuvres complètes*, Paris 1955, Gallimard "Bibliothèque de la Pléiade", tome I, p. 208) conclut par ces vers qui pourraient s'appliquer au Golgotha:

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

²Le texte massorétique de Ps 22,22 comporte une rupture: "Sauve-moi de la gueule du lion, des cornes des buffles... Tu m'as répondu (*'anîtanî*)". Mais ce dernier mot - qui suppose une réponse au cœur du suspens ou du silence qui précède - a fait difficulté aux traducteurs des versions. La Septante (suivie par les versions samaritaines et syriaques) corrige en '*anîâtî* "mon humiliation" (en supposant un adjectif substantivé dérivé du second sens de la racine '*anah*). Aquila et Jérôme corrigent en "réponds-moi!" (par harmonisation avec les impératifs précédents, mais sans réelle justification dans l'hébreu). Ces esquives dissolvent indûment l'énigme porteuse de sens!

³L'allusion au "vinaigre donné à boire" renvoie au psaume 69,22 où le psalmiste fait mention d'une ordalie, épreuve dans laquelle un accusé et ses adversaires devaient boire un breuvage mêlé de poison pour que soit tranché le litige.

intimité même, trace où se source un entendre comme n'entendant point qui nous porte autrement à la vie, dans la responsabilité d'abolir ce qui la crucifie.

La musique peut-elle conduire à un tel Silence ? On pense évidemment aux Passions de Bach, de Penderecki ou aux déchirantes compositions de Gubaïdulina sur les sept paroles du Christ en Croix. Mais ce sont des musiques directement inspirées de l'Écriture biblique. Ne devrait-on pas s'interroger aussi sur la prégnance impondérable et trans-figurée du silence dans tant d'œuvres suggérant implicitement, au ciel noir de leurs orchestrations, que le tragique de nos déchirements retient encore une obscure clarté, le point aveugle d'un abîme de silence où pointe l'aube imperceptible et secrète d'une outre-nuit ? Peut-être le Transcendant laisse-t-Il aussi affleurer sa trace là où, dépossédée de tout, la musique fait culminer le déploiement de son habitation du monde dans l'énigme ultime du Silence - en ce mystère qu'elle aura déroulé et recueilli par son chant, là où s'éteint et s'avive toute respiration de l'âme.

*

Dans sa grave et sublime étude sur *Le Nocturne* parue en 1942 dans l'enfer des années terribles, Vladimir Jankélévitch écrit: "Même une seule nuit récapitule à sa manière toute l'histoire du monde, et saint Jean de la Croix y retrouve les trois grands moments de toute purification - le crépuscule où s'évanouissent les formes sensibles, minuit qui est le centre obscurissime de la nuit, la foi éteignant l'entendement, et la divine lueur de l'aube. (...) Mais, si minuit est le point infime du non-être, minuit est par là même l'extrême commencement de tous les commencements; et comme dans le mystère profond du solstice d'hiver l'âme attentive voit poindre la première espérance du printemps, ainsi c'est au centre de la nuit que s'accomplit la nativité la plus radicale: l'espérance minimale germe du désespoir, la lueur initiale et lointaine du matin s'allume au plus profond de la ténèbre"⁴. L'impénétrable épaisseur de la nuit conduit à la pénétration du silence en guise d'expérience mystique. Ce dont témoignent et que concentrent au recueillement de l'âme, tant de musiques habitées de silence et basculant vers le "*Yo-no-sé-que*" de Jean de la Croix - cet insaisissable Je-ne-sais-quoi, échappant simultanément à l'évanescence de notre impression musicale et à la transcendance de nos extases intérieures⁵. C'est donc vers le poème mystique qu'il faut se retourner pour apprendre de quoi est fait, au plus nocturne du silence, l'éveil de l'âme à la contemplation du Transcendant. Centre au-delà. Cœur du Silence au cœur de l'intime.

⁴Republié dans: Vladimir Jankélévitch, *La musique et les heures*, Paris 1988, Ed. du Seuil, pp. 249, 250.

⁵Voir: Vladimir Jankélévitch, *De la musique au silence. Fauré et l'inexprimable*, Paris 1974, Plon, notamment pp. 344ss.

Dans des couplets composés à la suite d'une extase de très haute contemplation, Jean de la Croix nous fait pénétrer dans l'arcane du Silence. Voici quelques extraits de ces vers, que nous entrecoupons de brefs commentaires⁶.

J'entrai où je ne sus,
et "je" demeurai ne sachant,
- toute science transcendant.

Moi, ne sus où j'entrais,
mais quand là je "me" vis,
sans savoir où "je" étais,
grandes choses compris.
Point ne dirai ce qu'ai senti,
car "je" demeurai ne sachant
- toute science transcendant.

Plus intérieur que notre intimité même est un point de silence où le "je" perd pieds. Sa transcendance au monde, d'où se crée la musique, s'inverse en non-savoir. Mais ce non-savoir ne sait pas rien. Il comprend que le "je", de demeurer ne sachant, de se tenir dans l'ouvert au-delà de tout savoir, de ne plus pouvoir exprimer ce qu'il sent, est comme institué "soi" par le Silence même auquel il s'ouvre.

Celui qui parvient là vraiment,
de soi-même il défaille;
tout ce qu'il savait avant
bien abaissé lui apparaît;
et sa science tant s'accroît,
que, "lui", demeure ne sachant
- toute science transcendant.

Plus "lui" il monte haut,
moins "lui" il comprenait
ce qu'est la ténébreuse nuée
qui éclairait la nuit;
pour cela, qui la savait
demeure toujours ne sachant
- toute science transcendant.

En cette hauteur du silence intérieur, la défaillance du sujet à lui-même n'est point faiblesse du connaître soudain réduit à une incapacité de saisir, mais dépassement des conditions transcendantales de tout savoir. Une science s'accroît dans le sujet qui lui désigne ce qu'il ne sait dans ce qu'il croyait pouvoir appréhender. Une image vient le faire comprendre. C'est celle de la "ténébreuse nuée" de l'exode, sombre le jour, claire la nuit, toujours précédant le peuple en marche d'un signe inverse au cours normal de l'apparence - retrait dans l'évidence, obscure clarté d'immémorial silence.

Et de si haute excellence

⁶Nous proposons une traduction repensée conceptuellement, tout en nous référant à l'édition bilingue des *Poésies complètes* (nouvelle traduction intégrale et avant-propos de Bernard Sesé, préface de Pierre Emmanuel, postface de Jorge Guillén), Paris 1983, Ed. Obsidiane, pp. 56-57. Nous remercions Myriam Sintado pour l'aide précieuse de ses compétences linguistiques.

est ce suprême savoir,
qu'il n'est faculté ni science
qui le puissent entreprendre;
celui qui saura "se" vaincre
par un non-savoir sachant
- ira toujours transcendant.

Et si vous le voulez ouïr,
elle consiste, cette suprême science,
en un altier pressentir
de la divinale essence;
c'est l'oeuvre de sa clémence:
faire demeurer dans la nescience
- toute science transcendant.

Paradoxal retournement. La nescience qui pénètre le Silence divin - outre-essence "divinale", initiant d'elle-même la connaissance qu'elle produit - est le fruit d'une générosité, d'une surabondance, d'un surcroît, qui fait demeurer dans la trace du Don qui nous est consenti si nous y consentons. Tel est l'altier pressentir de non-savoir, maintenu, tenu en main, par la Transcendance qui éclot au point d'abîme du silence. Aucun savoir humain ne peut en éclairer l'insondable abysse. Il lui faut la révélation du chemin de la docte ignorance.

Cette esquisse du parcours mystique jette une signification neuve sur le Je-ne-sais-quoi de l'art musical en son rapport avec l'énigme du silence. Ultimement, la vocation de la musique – après avoir fait vibrer l'âme aux arbesques infinies que son "monde" sonore arrache aux joies et aux peines de notre être-au-monde – pourrait bien culminer à l'intime du soi, au secret de nos profondeurs insues, en une docte ignorance. Celle du précieux non-savoir d'un "entendre comme n'entendant pas" l'In-ouï du Silence.

© Marc Faessler

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Esthétique

Avril 2002

Marc Faessler est théologien et pasteur. Né à Genève en 1940, il a dirigé le Centre Protestant d'Etudes de Genève durant vingt deux ans. Puis, pasteur dans la paroisse de Champel durant quinze ans, il a créé et dirigé le séminaire « Théologie en liberté ». Actuellement à la retraite anticipée, il apporte son appui au Service de Formation d'Adulte de l'Eglise Protestante de Genève.

A notamment publié :

1536. La Réforme et l'esprit de Genève (théâtre), Genève, Labor et Fides 1987 ;

Il était une foi..., Genève, Labor et Fides 1987 ;

Récits pour la nuit de Noël, Genève, Labor et Fides 1995 ;

L'alliance du désir. Le Cantique des cantiques revisité (en collaboration avec Francine Carrillo), Genève, Labor et Fides 1995 ;

Christianisme et judaïsme, l'écoute en partage (ouvrage écrit « à deux voix » avec Catherine Chalier), Paris, Editions du Cerf 2001.

Il est par ailleurs l'auteur de nombreux articles et contributions philosophiques et théologiques (sur Lévinas, Vigée, Wiesel, Ricoeur, etc.) dont on trouvera les références à la fin du dernier ouvrage cité ci-dessus.

Il est à la rédaction du *Bulletin du Centre Protestant d'Etudes* (dont il s'étonne que vous ne soyez pas encore l'un des abonnés! Case postale 3158, CH – 1211 Genève 3 ; 8 numéros par année : 38.- Frs. ou 25 euros ; CCP : 12 – 10181 – 8).